

Frédérique VARGOZ, Professeur de philosophie au Lycée Français de Vienne
Isabelle NEUMANN, Professeur de littérature au Lycée Français de Vienne

Cours interactif donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*

Diffusé en visioconférence le 30 janvier 2020, de 10h10 à 12h00

En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>

En différé : <http://www.projet-eee.eu> - <http://www.dailymotion.com/projeteee>

Programme 2019 – 2020 : <http://www.coin-philos.net/eee.19-20.prog.php>

Cours classés : http://www.coin-philos.net/eee.13-14.cours_philo_en_ligne.php

Podcast : <https://soundcloud.com/podcastprojeteee>

Contact : europe.education.ecole@gmail.com

COMMENT NOTRE REGARD SUR LE MONDE SE CONSTRUIT-IL ?

Baccalauréat - spécialité *Humanités, Littérature, Philosophie*

Le nouvel enseignement de spécialités "Humanités" invite à s'interroger sur les représentations du monde. Nous allons aborder ce thème en nous posant la question de savoir comment notre regard se construit.

Le regard n'est en effet jamais neutre ; il se construit nécessairement par des médiations visibles ou invisibles, qu'elles soient culturelles, scientifiques, techniques. Paradoxalement, même la dénonciation de l'ethnocentrisme peut être régie à notre insu par des catégories de pensée qui en relèvent et toute tentative de déconstruction engendre une nouvelle catégorisation.

Cette visioconférence est aussi l'occasion de déconstruire des catégories disciplinaires en croisant les regards entre la philosophie et la littérature.

Participeront à cet échange des élèves de la spécialité "Humanités" ainsi que des élèves de Premières du Lycée français de Vienne.

I. La question du point de vue.

1. Le risque de l'ethnocentrisme

TEXTE 1

Michel de Montaigne, *Essais*, Livre I, chapitre XXXI « Des cannibales », Editions Folio plus Lycée, modernisation de Christine Bénévent.

« Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. »

2. L'inévitable binarité

TEXTE 2

Michel de Montaigne, *Essais*, Livre I, chapitre XXXI « Des cannibales », Editions Folio plus Lycée, modernisation de Christine Bénévent.

« Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur quiétude et à leur bonheur la

connaissance des corruptions de notre monde de deçà de l'océan, et que de ce commerce naîtra leur ruine comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, (bien misérables de s'être laissés piper par le désir de nouveauté et d'avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre), furent à Rouen au moment où le feu roi Charles neuvième y était. Le roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, , notre pompe, la forme d'une belle ville : après cela, quelqu'un en demanda leur avis et voulut savoir d'eux ce qu'ils avaient trouvé de plus admirable : ils répondirent trois choses dont j'ai perdu la troisième et en suis bien marri, mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant la barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant et qu'on ne choisissait pas plutôt l'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage qui consiste à appeler les hommes « moitiés les uns des autres ») qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes remplis et gorgés de toutes sortes de commodités et que leurs moitiés étaient mendiants à leur porte, décharnés par la faim et la pauvreté ; et trouvaient étrange que ces moitiés ici nécessaires pouvaient souffrir une telle injustice qu'ils ne prissent les autres à la gorge ou missent le feu à leur maison. Je parlai à l'un d'eux fort longtemps, mais j'avais un truchement qui me suivait si mal, et qui était si empêché de recevoir mes imaginations par sa bêtise que je n'en pus tirer rien qui vaille. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre. De combien d'hommes il était suivi ; il me montra un espace de lieu pour signifier que c'était autant qu'il pourrait en un tel espace : ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes. Si hors de la guerre, toute autorité était expirée ; il dit qu'il lui en restait cela, que quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leur bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi ? ils ne portent point de haut de chausses. »

TEXTE 3

Jack Goody, *La Raison graphique*, trad. J. Bazin, A. Bensa, Les Éditions de Minuit, Paris, 1979, p.35-36.

« La plupart d'entre nous, à une occasion ou une autre, nous avons médité sur ce thème : qu'on ait cherché par exemple à comprendre pourquoi les Indiens se comportent comme ils le font (ou comment nous pensons qu'ils le font), ou pourquoi l'art africain diffère de l'art européen ; ou (dans une perspective historique) ce qu'il y a à l'arrière-plan des développements intervenus dans le Moyen-Orient ancien, en Grèce, ou dans l'Europe de la Renaissance, là où de nouveaux modes de pensée paraissent en avoir remplacé d'anciens. Et ce genre de question a donné lieu, chez les anthropologues, les sociologues, les psychologues, les historiens et les philosophes, à bien des débats sur le passage de la magie à la science, la genèse de la pensée rationnelle et quantité de sujets similaires. Mais on a compliqué le problème à la fois par les catégories et par le cadre théorique utilisés.

Ce qu'il y a de gênant dans les catégories, c'est leur enracinement dans une opposition Nous / Eux, qui est à la fois binaire et ethnocentrique, ce qui la rend doublement limitative. Parfois nous employons encore ce genre de catégories simplistes relevant d'une taxinomie populaire ; et si nous les abandonnons, c'est pour leur substituer quelque synonyme polysyllabique : nous parlons de civilisations « primitives » et « avancées » presque comme si les esprits humains différaient dans leur structure comme des machines de modèle ancien et récent. L'apparition de la science, qu'on la situe dans l'Europe de la Renaissance, dans la Grèce ancienne, ou plus tôt encore, en Babylonie, est censée suivre une période pré-scientifique où domine la pensée magique. Les philosophes décrivent ce processus comme le passage de l'irrationalité à la rationalité, ou de la pensée mythopoétique à la pensée logico-empirique, ou des démarches pré-logiques aux démarches logiques. Plus récemment, d'autres ont tenté de surmonter les difficultés que soulèvent une définition purement négative (rationnel/ irrationnel par exemple) en recourant à des dichotomies d'une formulation plus positive : pensée sauvage ou domestiquée (ou froide et chaude) chez C. Lévi-Strauss, situations fermées et ouvertes chez Robin Horton (reprenant Popper). »

II. La fabrique des représentations.

1. Le paradoxe du voyage immobile : la question des sources des représentations

TEXTE 4

Elizabeth Eisenstein, *La révolution de l'imprimé*, trad. M. Sissung, M. Duchamp, Hachette, Paris, 2008, p.62-63

« Lorsque des auteurs traitent de l'une des grandes transformations intellectuelles du XVI^e siècle, ils négligent généralement le ferment engendré par l'accessibilité à un plus grand nombre de livres. Ainsi, dans une étude par ailleurs pénétrante, consacrée récemment à la crise intellectuelle que reflète l'œuvre de Montaigne, sont évoqués l'énorme choc de la Réforme et des guerres de religion ainsi que l' "élargissement des horizons mentaux " dues aux découvertes géographiques et aux redécouvertes humanistes de textes antiques. Il n'est évidemment pas question de prétendre que les événements les plus notables de son temps n'ont pas eu de prise sur un observateur aussi conscient que Montaigne. Mais ce serait une erreur que de négliger l'événement qui concernait directement son poste d'observation favori. Il faut tenir compte du fait que, en quelques mois et sans quitter son cabinet de travail dans la tour, ils pouvaient voir plus de livres que n'en avaient jamais vu les anciens lettrés au long d'une vie de voyages. Dans l'explication de ce qui, par rapport aux commentateurs médiévaux, faisait percevoir à Montaigne " plus de variétés et de contradictions ", il faudrait également faire entrer le nombre accru de textes dont il disposait.

Les bibliothèques étaient désormais beaucoup plus fournies, les possibilités de consulter et de comparer différents textes en augmentaient d'autant. Simplement, en rendant disponible davantage de documents pêle-mêle, en élargissant l'édition de textes aristotéliens, alexandrins et arabes, les imprimeurs encourageaient les efforts pour ordonner ces documents. Des portulans médiévaux étaient depuis longtemps plus exacts que les cartes antiques, mais peu d'yeux avaient vu les uns et les autres. De la même façon que des cartes diverses et d'époques différentes étaient mises en regard pour préparer des atlas, les textes techniques étaient rassemblés dans les bibliothèques de certains médecins et astronomes. Les contradictions devenaient plus visibles, les traditions divergentes plus difficiles à concilier ».

TEXTE 5

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, chapitre XVIII, 1578, Editions LGF établie par Franck Lestringant, modernisation de Christine Bénévent.

« [...] Bien que nos Tupinambas reçoivent fort humainement les étrangers amis qui les vont visiter, il est certain néanmoins que les Français et les Européens qui n'entendent pas leur langage se trouvent au commencement merveilleusement étonnés parmi eux. Et de ma part, la première fois que je les fréquentai, qui fut trois semaines après que nous fûmes arrivés en l'île de Villegagnon, qu'un truchement me mena avec lui en terre ferme en quatre ou cinq villages : quand nous fûmes arrivés au premier, nommé Yabouraci en langage du pays, et par les Français Pépin (à cause d'un navire qui y chargea une fois, le maître duquel se nommait ainsi), qui n'était qu'à deux lieues de notre fort, me voyant tout immédiatement environné de sauvages, lesquels me demandaient : « Marapé-dereré, marapé-dereré ? », c'est-à-dire : « Comment as-tu nom, comment as-tu nom ? » (à quoi pour alors je n'entendais que le haut allemand-je n'y comprenais pas grand chose) et, au reste, l'un ayant pris mon chapeau qu'il mit sur sa tête, l'autre mon épée et ma ceinture qu'il ceignit sur son corps tout nu, l'autre ma casaque qu'il vêtit, eux, dis-je, m'étourdissant de leurs criailleries et courant de cette façon parmi leur village avec mes hardes, non seulement je croyais avoir tout perdu, mais aussi je ne savais où j'en étais. »

TEXTE 6

Montaigne, "Des Cannibales", Ed. Folio plus Lycée, modernisation de Christine Bénévent.

« Cet homme que j'avais était homme simple et grossier, ce qui est une condition propre à rendre véritable témoignage : car les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent (*les interprètent*); et pour faire valoir leur interprétation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'altérer un peu l'Histoire: ils ne vous représentent jamais les choses pures; ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont vu; et pour donner

crédit à leur jugement et vous y attirer, ils prêtent volontiers de ce côté-là à la matière, l'allongent et l'amplifient. Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il n'est pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses; et qui n'ait rien épousé (*qui n'ait pris aucun parti*). Le mien était tel ; et outre cela, il m'a fait voir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avait connus en ce voyage. Aussi je me contente de cette information sans m'enquérir de ce que les cosmographes en disent. Il nous faudrait des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. »

2. Archéologie d'une médiation : l'écriture

TEXTE 7

Jack Goody, *La Raison graphique*,

« L'écriture, surtout l'écriture alphabétique, rendit possible une nouvelle façon d'examiner le discours grâce à la forme semi-permanente qu'elle donnait au message oral. Ce moyen d'inspection du discours permit d'accroître le champ de l'activité critique, favorisa la rationalité, l'attitude sceptique, la pensée logique (pour faire resurgir ces contestables dichotomies) » p.86

« Parmi les différences que Horton retient pour distinguer les systèmes de pensée ouverts et fermés, beaucoup peuvent être rattachés aux différences dans les systèmes de communication, et en particulier à la présence et à l'absence d'écriture. Mais cela ne nous donne pas pour autant une simple vision dichotomique, car les systèmes de communication diffèrent les uns des autres à bien des égards (l'écriture peut-être idéographique ou phonétique par exemple). Il n'y a pas une "opposition" unique, mais plutôt une succession de changements dont chacun a ses effets spécifiques sur les systèmes de pensée.» p.109

III. Peut-on échapper aux paradigmes ?

1. Les paradigmes en science

TEXTE 8

Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, trad. L. Meyer, Flammarion, Paris, 1972.

« Le terme science normale désigne la recherche fermement accréditée par une ou plusieurs découvertes scientifiques passées, découvertes que tel groupe scientifique considère comme suffisantes pour fournir le point de départ d'autres travaux. [...] [Celles-ci] étaient suffisamment remarquables pour soustraire un groupe cohérent d'adeptes à d'autres formes d'activité scientifique concurrentes ; d'autre part, elles ouvraient des perspectives suffisamment vastes pour fournir à ce nouveau groupe de chercheurs toutes sortes de problèmes à résoudre. Les performances qui ont en commun ces deux caractéristiques, je les appellerai désormais paradigmes, terme qui a des liens étroits avec celui de science normale. En le choisissant, je veux suggérer que certains exemples reconnus de travail scientifique réel, exemples qui englobent une loi, des théories, des applications et des dispositifs expérimentaux - fournissent des modèles qui donnent naissance à des traditions particulières et cohérentes de recherche scientifique, celles par exemple que les historiens décrivent sous les rubriques d' « Astronomie de Ptolémée » (ou de Copernic), « Dynamique aristotélicienne » (ou newtonienne), « Optique corpusculaire » (ou optique ondulatoire), etc. C'est l'étude des paradigmes, dont beaucoup sont bien plus spécialisés que ceux que je viens d'énumérer, qui prépare principalement l'étudiant à devenir membre d'une communauté scientifique particulière avec laquelle il travaillera plus tard. Comme il se joint ici à des hommes qui ont puisé les bases de leurs connaissances dans les mêmes modèles concrets, son travail l'amènera rarement à s'opposer à eux sur des points fondamentaux. Les hommes dont les recherches sont fondées sur le même paradigme obéissent aux mêmes règles et aux mêmes normes dans la pratique scientifique. Cet engagement et l'accord apparent qu'il produit sont les préalables nécessaires de la science normale, c'est-à-dire de la genèse et de la continuation d'une tradition particulière de recherche.

[...] Ces transformations successives des paradigmes [...] sont des révolutions scientifiques et le passage d'un paradigme à un autre par l'intermédiaire d'une révolution est le modèle normal du développement d'une science adulte.»

TEXTE 9

Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

« On s'est souvent demandé comment les botanistes ou les biologistes du XIX^e siècle avaient bien pu faire pour ne pas voir que ce que Mendel disait était vrai. Mais c'est que Mendel parlait d'objets, mettait en oeuvre des méthodes, se plaçait sur un horizon théorique, qui étaient étrangers à la biologie de son époque. Sans doute Naudin, avant lui, avait-il posé la thèse que les traits héréditaires étaient discrets ; cependant, aussi nouveau ou étrange que fût ce principe, il pouvait faire partie - au moins à titre d'énigme - du discours biologique. Mendel, lui, constitue le trait héréditaire comme objet biologique absolument nouveau, grâce à un filtrage qui n'avait jamais été utilisé jusque-là : il le détache de l'espèce, il le détache du sexe qui le transmet ; et le domaine où il l'observe est la série indéfiniment ouverte des générations où il apparaît et disparaît selon des régularités statistiques. Nouvel objet qui appelle de nouveaux instruments conceptuels, et de nouveaux fondements théoriques. Mendel disait vrai, mais il n'était pas «dans le vrai» du discours biologique de son époque : ce n'était point selon de pareilles règles qu'on formait des objets et des concepts biologiques ; il a fallu tout un changement d'échelle, le déploiement de tout un nouveau plan d'objets dans la biologie pour que Mendel entre dans le vrai et que ses propositions alors apparaissent (pour une bonne part) exactes. Mendel était un monstre vrai, ce qui faisait que la science ne pouvait pas en parler ; cependant que Schleiden, par exemple, une trentaine d'années auparavant, niant en plein XIX^e siècle la sexualité végétale, mais selon les règles du discours biologique, ne formulait qu'une erreur disciplinée. »

2. Un paradigme en littérature : le mythe du bon sauvage

TEXTE 10

Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville* (1772), Editions Livre de poche.

« Au départ de Bougainville, lorsque les habitants accouraient en foule sur le rivage, s'attachaient à ses vêtements, serraient ses camarades entre leurs bras, et pleuraient, ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit : « Pleurez, malheureux Tahitiens ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console : je touche à la fin de ma carrière ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. Tahitiens ! ô mes amis ! vous auriez un moyen d'échapper à un funeste avenir ; mais j'aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent. »

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorvés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. [...] Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons.

Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid,

nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laisse-nous reposer : ne nous entête pas de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques.»

TEXTE 11

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion, 1992.

à propos de " l'homme naturel " :

« Que mes lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'ose me flatter d'avoir vu ce qui me paraît si difficile à voir. J'ai commencé quelques raisonnements ; j'ai hasardé quelques conjectures, moins dans l'espoir de résoudre la question que dans l'intention de l'éclaircir et de la réduire à son véritable état. D'autres pourront aisément aller plus loin dans la même route, sans qu'il soit facile à personne d'arriver au terme. Car ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originale et d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, et de bien connaître un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger de notre état présent.»